
Les relations historiques entre le Japon et les Pays-Bas

C'EST en 1543 qu'arrivèrent au Japon les premiers commerçants portugais que suivirent, quelques années plus tard, des missionnaires, conduits par le Jésuite François Xavier, un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola.

La prédication du Christianisme rencontra d'abord un franc succès: vers 1600, on aurait déjà compté 300.000 convertis. En d'autres domaines aussi, le Japon empruntait à l'Occident. C'est ainsi qu'on y introduisit l'usage du tabac et le port des lunettes et qu'on fabriqua, à l'imitation de l'Europe, des armes à feu et des horloges; on finit par adapter fort ingénieusement ces dernières à la chronologie locale. Même dans le domaine de la peinture, nous décelons des influences occidentales, fugitives, il est vrai. Cet intérêt pour l'Occident révélait un Japon mûr pour des évolutions sociales et culturelles.

Mais quand les Japonnais s'avisèrent qu'en Extrême-Orient et dans l'Asie du Sud-Est les Occidentaux (des Franciscains et des Dominicains espagnols prêtaient main forte depuis 1592 aux Jésuites en majorité portugais), non contents de poursuivre des objectifs religieux, nourrissaient également des ambitions territoriales, leur enthousiasme pour les Européens et leur religion eut tôt fait de se refroidir pour faire place à de sanglantes persécutions de chrétiens qui atteignirent leur paroxysme en 1637.

Mais auparavant les premiers contacts avec les Pays-Bas s'étaient également établis.

Le 29 juin 1598, cinq bateaux, armés par la Compagnie van Verre de Rotterdam, avaient quitté cette ville à destination de l'Extrême-Orient via le Détroit de Magellan. Presque deux ans plus tard, le 19 avril 1600, un de ces bateaux, *De Liefde*, égaré par une violente tempête, atteignit la Baie d'Usuki dans la province

de Bungo (Kyushu oriental). Sur les 110 hommes de l'équipage initial, il ne restait que 24 survivants; encore six d'entre eux ne tardèrent-ils pas à mourir d'inanition et d'épuisement.

Bien que les Portugais et les Espagnols s'évertuassent à noircir les Hollandais, les dépeignant comme des pirates hérétiques passibles de la croix, le prince féodal (*daimyô*) de Bungo, Ôtomo Yoshimune, les prit sous sa protection; quelque trois semaines plus tard, c'était Tokugawa Ieyasu, le futur *shôgun* (souverain féodal, généralissime) du Japon qui leur accordait une audience au château d'Osaka. Après les avoir interrogés, par l'entremise d'un interprète japonais connaissant le portugais, sur la situation en Europe, la marine occidentale et le commerce outre mer, Ieyasu leur intima l'ordre de gagner Edo (l'actuelle Tokyo) par la terre. Leur bateau, amené également dans la nouvelle capitale par un équipage japonais, fit naufrage dans la Baie d'Edo. A l'except-



Maquette de la «De Liefde» (ex-«Erasmus»). (Maritiem Museum Prins Hendrik, Rotterdam).



Illustration empruntée au «Ehon Azuma asobi» de Katsushika Hokusai (1802): curiosité japonaise pour les Hollandais qui résident dans la Nagasaki-ya, une auberge d'Edo (Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden; Musée National d'Ethnologie, Leyde).

tion d'une statue de bois représentant le célèbre humaniste Erasme, qui avait décoré la poupe de la *De Liefde* (d'abord baptisé *Erasmus*), il semble qu'on n'ait rien sauvé de l'épave. Cette statue, qui se trouve actuellement au Musée National de Tokyo, a été retrouvée en 1919 dans un temple bouddhique, où elle trônait parmi les saints bouddhiques!

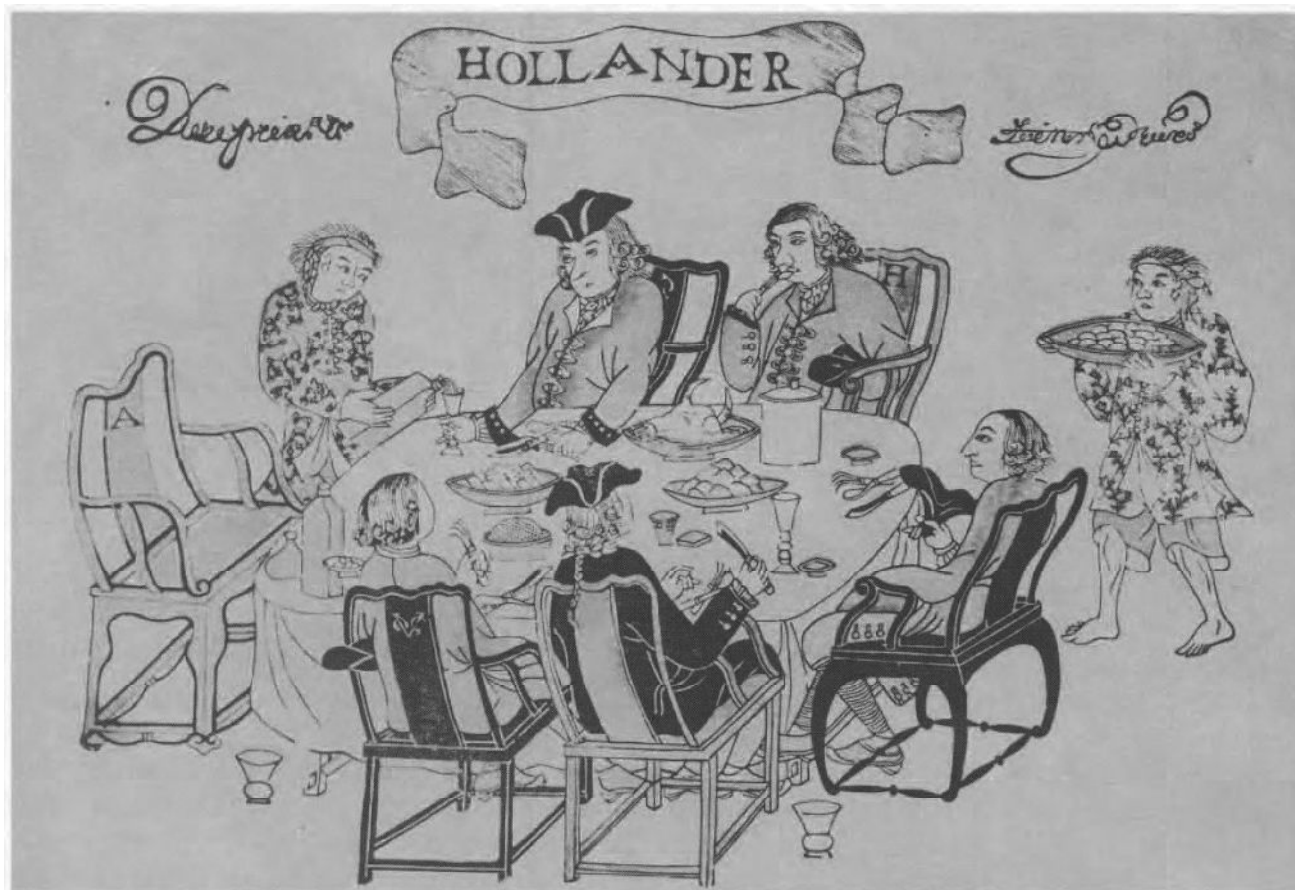
Trois passagers de la *De Liefde* méritent ici une mention spéciale: le commandant Jacob Jansz. Quaeckernaek de Rotterdam, le chef pilote Will Adams de Gillingham (Kent) et Jan Joosten van Lodensteijn de Delft qui remplissait une fonction indéterminée; peut-être était-il second pilote.

Will Adams - que James Clavell met en scène, sous le nom de John Blackthorne, dans *Shôgun*, un roman qui connaît actuellement un grand succès - entra au service de Tokugawa Ieyasu (*shôgun* à partir de 1603) en qualité de conseiller en constructions navales, en cartographie et en mathématiques. Plus tard, il joua un rôle dans les négociations avec les Néerlandais et les Anglais au sujet de l'établissement de leurs comptoirs commerciaux dans l'île d'Hirato. Jan Joosten, rejeton d'une famille de notables de Delft, où son oncle était l'un des directeurs de la Compagnie van Verre, servit le *shôgun* en qualité de conseiller aux relations extérieures. L'emplacement de sa maison d'Edo portait le nom de Yayosu-gashi, «la berge de Jan Joosten». Yayosu (originellement Yanyosu) s'abâtardit ensuite en Yaesu et survit encore dans le nom de la sortie est de la gare centrale de Tokyo, Yaesu-guchi.

Grâce à l'entremise d'Adams, Quaeckernaek obtint à la fin de 1605 la permission de quitter le Japon. Avec un autre survivant de la *De Liefde*, Melchior van Santvoort, il fit route vers la factorerie néerlandaise (comptoir com-

mercial) de Patani (Malacca), où il transmet à son neveu, l'Amiral Cornelis Matelieff de Jonge de Rotterdam une autorisation officielle de commercer avec le Japon, accordée aux Pays-Bas.

De perpétuels combats navals contre les Portugais retardèrent longtemps l'arrivée à destination de cette autorisation contenue dans une lettre de Ieyasu au stadthouder (le Prince



Maurice). Toutefois le résultat final de la mission de Quaeckernaek à Patani fut que deux bateaux, *De Rode Leeuw met Pijlen* et *De Griffioen*, sous les ordres d'Abraham van den Broeck, firent voile de Johore vers le Japon où ils jetèrent l'ancre le premier juillet 1609 près de Hirato, une petite île au large de la côte nord-est de Kyushu. Grâce aux bons soins d'Adams et de Van Santvoort, Van den Broeck et Nicolas Puyck furent reçus en audience par Ieyasu à Sumpu, l'actuelle Shizuoka, et furent autorisés à établir une factorerie à Hirato (le 24 août). Le 20 septembre, Jacques Spex fut institué «opperhoofd» (factorier en chef, directeur) de cet établissement.

*Néerlandais à table, servis par des Indonésiens.
(idem)*

Néerlandais en compagnie d'un serviteur indonésien.
(idem)

Les Anglais aussi eurent, de 1613 à 1623, une factorerie sur l'île d'Hirato, laquelle ne joua toutefois qu'un rôle restreint dans leur commerce outre mer.

Les Espagnols furent chassés du Japon en 1624; l'expulsion des Portugais eut lieu dans les années 1638 et 1639. De cette dernière année à 1854, les Néerlandais furent les seuls Occidentaux admis à commercer avec le Japon. L'histoire japonaise appelle cette période *sakoku jidai* (la période de l'Etat fermé).

Les Néerlandais devaient leur situation exceptionnelle à l'hostilité qu'ils nourrissaient contre les Portugais et les Espagnols ainsi qu'au fait qu'ils ne s'occupaient que de commerce et non de tentatives d'évangélisation des Japonais.

En 1641, la factorerie néerlandaise fut transférée à Dejima où, sept ans auparavant, on avait forcé les marchands portugais à se regrouper.

Dejima était une île artificielle en forme d'éventail, créée par le creusement d'un canal au travers d'une petite presqu'île de la baie de Nagasaki; un pont la reliait à la terre ferme.

Dejima, qui atteignait 13.000 m²., c'est-à-dire sensiblement la surface du Dam à Amsterdam, abritait les maisons, les bureaux et les entrepôts du personnel de la Compagnie Réunie des Indes Orientales, fondée en 1602. Les occupants n'étaient ordinairement guère plus de dix à quinze hommes, au maximum vingt, sous la direction du factorier en chef déjà mentionné, que les Japonais appelaient *kapitan* - du portugais *capitão*. On y rencontrait aussi, il est vrai, des serviteurs indonésiens.

Surtout dans les débuts, la vie des habitants de cette factorerie n'était rien de moins qu'agréable. Ils étaient perpétuellement sous le contrôle de maîtres de quartier (*otona*) japonais et d'espions officiels (*metsuke*). De l'arrivée d'un



bateau à son départ, les bibles et autres lectures chrétiennes trouvées à son bord étaient enfermées dans des tonneaux scellés. Les armes et les munitions étaient également confisquées temporairement et seul le factorier en chef était autorisé à porter une dague dans les grandes occasions. Deux années déjà avant le regroupement des Néerlandais à Dejima en 1639, presque toutes les Japonaises qu'ils avaient épousées avaient été envoyées avec leurs enfants à Batavia. Par la suite on ne toléra que des relations avec des femmes publiques.

On pouvait rarement quitter l'île miniature. Une unique fois par an, plus tard (depuis 1790) une seule fois en cinq ans, le «voyage à la cour d'Edo» venait couper l'existence monotone des habitants de Dejima: un petit nombre d'entre eux rendait hommage au *shôgun* et lui offrait des présents, souvent commandés à l'avance - et qu'on pouvait en fait considérer comme une



Vue de Dejima (formant diptyque avec la gravure suivante). (idem)

sorte d'impôt exigé en contrepartie du privilège de pratiquer le commerce au Japon.

Un *senryû* (tercet satirique) de cette période ironise:

<i>Oranda no</i>	S'en vont les Hollandais
<i>tojô ni hae no</i>	vers le château du <i>shôgun</i> ,
<i>tsuite kite</i>	lors des essaims de mouches
	les escortent.

Nous pourrions en déduire que beaucoup d'employés de la compagnie considéraient comme malsain le bain quotidien des Japonais.

On pourrait se demander pourquoi les ancêtres des Hollandais supportaient les humiliations susdites et d'autres encore. Ce sont les chiffres qui apportent la meilleure réponse à cette question. Entre 1642 et 1660, le bénéfice net tiré du commerce à Dejima atteignait en moyenne 651.000 florins par an - une somme fort coquette pour l'époque! Par la suite les bénéfices s'effondrèrent et on connut même cer-

taines années un bilan déficitaire; mais, à cette époque, le séjour à Dejima était devenu une affaire de prestige. Sans doute espérait-on aussi des temps meilleurs.

Jusqu'en 1854, l'année où les Etats-Unis forcèrent le Japon à s'ouvrir au trafic occidental, la présence des Néerlandais à Nagasaki fut tolérée parce qu'ils importaient des denrées utiles comme des étoffes manufacturées européennes et indonésiennes ainsi que des produits coloniaux comme les épices, l'étain et le mercure. Il était également utile pour le gouvernement japonais d'arriver à savoir, par le canal des Néerlandais, ce qui se passait dans le monde extérieur.

Au début, l'importation de livres occidentaux, même en traduction chinoise, était soumise à de si sévères restrictions qu'il est presque permis de parler d'«interdiction». Néanmoins la soif de connaissance des sciences occidenta-

Néerlandais se restaurant. A droite à l'avant-plan, femme publique de Maruyama, le quartier des lupanars de Nagasaki. (idem)



les avec lesquelles on avait fait connaissance grâce aux Portugais, continua à habiter jusqu'au gouvernement.

Dès 1650, Caspar Schambergen, le médecin de la compagnie, qui accompagnait le factorier en chef dans son voyage à la cour d'Edo, demanda à rester quelques mois dans la capitale. Il enseigna aux médecins de la cour du *shôgun* la médecine occidentale et jeta les bases de la *Kasuparu-ryû*, «école de Caspar», qui perdura jusqu'à la fin de la période Tokugawa (1603-1867).

Les autorités marquèrent également très tôt de l'intérêt pour l'art militaire néerlandais. En 1609, Jacques Spex fit cadeau au *shôgun* de deux canons avec leurs munitions. Au cours du XVII^e siècle, on rencontre maintes fois les noms de «de bossdrieters» qui donnaient des leçons de balistique. La permanence de la paix au Japon entraîna une désaffection pour les

sciences de la guerre qui ne connurent un regain d'intérêt qu'au début du XIX^e siècle, quand la menace extérieure devint de plus en plus sensible.

Au cours du règne du huitième *shôgun* de la dynastie Tokugawa, Yoshimune (qui régna de 1716 à 1745) qui s'intéressait à l'amélioration de la science du calendrier, on leva (en 1720) les limitations qui pesaient sur l'importation de livres - exception faite des ouvrages qui prêchaient les dogmes chrétiens.

Toutefois le véritable essor de l'étude des sciences occidentales ne commença que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. C'est alors qu'apparut aussi le terme de *Rangaku*, «Science hollandaise, hollandologie». A l'instar de nos concepts de «sinologie» et de «japanologie» qui ont contenu très large, le *Rangaku* comprenait lui aussi un grand nombre de sciences parmi lesquelles il convient surtout de men-



Le roi des Pays-Bas, tel que se l'imaginaient les Japonais. (idem)

tionner la médecine, l'astronomie, les mathématiques, la botanique, la biologie et la chimie, la pharmacie, la géographie, la géodésie et la stratégie. Dans une moindre mesure, on s'occupait de l'histoire européenne et des beaux arts. Les doctes qui pratiquaient ces sciences, toutes étudiées au moyen de la langue néerlandaise, on les appelait *Rangakusha*, «Hollandologues».

La circonstance que dans divers cas les nouvelles connaissances acquises aient répondu à certaines évolutions du Japon lui-même revêt une importance toute particulière: c'est là une condition éminemment favorable à la réussite finale d'un processus d'acculturation.

L'année 1774 marque un tournant dans l'histoire du *Rangaku*. Maeno Ryōtaku, Sugita Gempaku et trois autres savants traduisirent à Edo les *Ontleedkundige Tafelen* (= Planches anatomiques) de Johann Adam Kulmus - tra-

vail de Sisyphe qui leur prit quatre ans. Leur traduction fut imprimée l'année susdite sous le titre de *Kaitai shinsho*, «Nouveau traité d'anatomie». La publication de cet ouvrage inaugura une importante série d'autres traductions d'ouvrages néerlandais ou de traductions néerlandaises.

Au début du XIX^e siècle, fonctionnaient en beaucoup d'endroits du Japon des écoles officielles ou privées où des étudiants parfois très nombreux venaient à l'étude du *Rangaku*. C'est ainsi que le médecin Ogata Kōan fonda à Osaka en 1838 une école où s'adonnaient à l'étude de la langue néerlandaise et des sciences occidentales aussi bien des fonctionnaires du gouvernement que des jeunes gens venus de presque toutes les contrées du pays. Parmi eux se trouvaient beaucoup de futurs pionniers de la modernisation du Japon, tels Fukuzawa Yukichi, le fondateur de la Keiō Gijuku (1858), l'actuelle Université Keiō.

L'accession du Japon au rang de grande puissance au cours de la deuxième partie du XIX^e siècle est pour une bonne part imputable à l'assimilation et à la mise en œuvre rapides des sciences occidentales, processus dont les Hollandologues avaient jeté les bases. ■

FRITS VOS

Professeur en philologie et littérature japonaise et coréenne.

Adresse: Hazenboslaan 5, NL-2341 SE Oegstgeest.

Traduit du néerlandais par Jacques Fermat.